

Mais où sont les réseaux d'antan ?

Silvana MONTAGANO

Silvana MONTAGANO vient de nous quitter.

Résonances lui rend hommage en reprenant ce texte magnifique de «Marisa la florentine...», qu'elle avait publié en 1980 dans le n°2 des Cahiers Critiques de Thérapie Familiale et de Pratiques de Réseaux.



Marisa s'annonce tous les matins par sa grosse voix rauque du fond de la rue, où la grande église du Carmine étale sa façade de pierre jaune et rude. Personne ne comprend les mots saccadés qui tombent de sa bouche. C'est ce que les psychiatres nomment «langage schizophrène», un discours où ce qui a un sens c'est la vocalité, le son, non pas les mots qui le composent. Le discours de Marisa sonne la tempête, une colère terrible, qui fait penser aux invectives de Dante, aux malédictions des sorcières. Les étudiants étrangers qui sortent de l'«Hostel de la Jeunesse», qui est à côté, s'arrêtent apeurés devant ce flot d'injures inconnues qui s'avance. «Il faut appeler quelqu'un» disent-ils, «un médecin, la police peut-être». Mais les artisans sur le seuil de leurs ateliers, les artisans qui travaillent le bois doré et les pierres colorées dans cette petite rue de la vieille Florence, hochent la tête : «Non... pas de police, pas de médecin. Nous la connaissons bien. Elle ne fait de mal à personne. C'est Marisa, voyez-vous. Laissez-la dire ce qu'elle veut. Elle a de quoi, la pauvre». Si les jeunes, curieux, posent des questions, parfois on leur conte l'histoire de Marisa. C'était l'été 1944. Les allemands

en retraite avaient pris dans la rue son mari et son gosse de dix ans. Cherchant à comprendre pourquoi, elle les suivait. Tout d'un coup, les soldats ont tiré sur les prisonniers. Oui, là-bas, voyez-vous. A côté de l'église, devant elle. On la tenait par les bras.

Depuis lors le quartier l'a adoptée. Elle n'a plus personne au monde, dort dans le dortoir public, où on lui a réservé une petite pièce à elle. Pendant la journée, elle travaille à sa machine à coudre, fait ses courses, cause avec les gens du quartier. Oui, on peut causer avec Marisa. On parle du soleil et de la pluie, de son travail, des rhumatismes. Elle était belle, au temps de la tragédie. Maintenant son visage garde encore des traces de sa beauté

dévastée et sa robe est toujours propre et bien repassée. Il n'y a jamais eu d'asile pour Marisa : tout le monde la respecte. La forêt a gardé dans son sein l'arbre mutilé par la foudre. Tout simplement on évite de l'interrompre quand son angoisse revient tous les matins, parfois les soirs d'été, ou n'importe quand. Après, quand son visage se détend, ses mains crispées se relaxent, on peut bien la saluer comme toujours : «ça va bien, Marisa ?» Voilà une thérapie de réseau qui dure depuis trente-cinq ans.

Le quartier où vit Marisa est un des plus anciens de Florence, c'est le quartier de San Frediano, qui depuis des siècles est le quartier des artisans : menuisiers, forgerons, orfèvres, travailleurs du cuir et tisseurs de soie, brodeuses, bronziers, restaurateurs de meubles anciens.

Dans ce quartier, au cours du XVI^e siècle, les Ducs de Florence transportèrent leur résidence, s'installant définitivement dans le beau Palais Pitti. La cour les suivit. À côté des splendides demeures des seigneurs, dans les ruelles étroites qui coupent en petits carrés la topographie du quartier, habitaient ceux qui servaient la cour et vivaient du travail de leurs mains. Leurs descendants y vivent encore, gardant un peu de la fierté de leurs ancêtres, travailleurs libres de s'exprimer selon leur goût et leur esprit. Bien sûr, le quartier a changé au cours du temps. Pendant le fascisme,

On pourrait tranquillement affirmer qu'un réseau est thérapeutique tout simplement parce que c'est un réseau et, en tant que tel, il peut soutenir et contenir quelque chose

c'était une espèce de «ghetto» rouge, où les uniformes noirs ne s'aventureraient pas trop, de peur que quelque chose ne tombe des fenêtres. Après la guerre et particulièrement dans les années 60, beaucoup d'immigrés provenant du Sud de l'Italie ont occupé les maisons les plus vieilles et délabrées, parce qu'elles coûtaient peu, et l'atmosphère du quartier avait une vague ressemblance avec celle des pays qu'ils avaient quittés.

Maintenant, il y a aussi des étudiants, des intellectuels (il y a des habitations splendides cachées dans les vieux palais), des étrangers de tous les pays du monde ; mais le tissu humain du quartier est riche, la vie a gardé un rythme presque acceptable, on ne se sent jamais tout à fait seul.

Cela explique l'histoire de Marisa et beaucoup d'autres histoires comme la sienne.

On pourrait citer, par exemple, le cas d'une monsieur qui avait une petite épicerie, qui fut complètement détruite par le feu avant qu'on s'aperçoive qu'un court-circuit avait sourdement fait brûler presque tout ce

qui était à l'intérieur. Le pauvre homme avait mis toute sa fortune dans son commerce et ça, on le savait bien.

Les voisins commencèrent par l'aider à sortir ce qui était encore récupérable. C'était en hiver, on ne pouvait pas laisser tout dans la rue. Le gardien d'une vieille église fermée depuis longtemps alla chercher ses clés, les curieux se transformèrent en porteurs. En deux heures on avait entassé au milieu de la nef centrale les sacs de poivre et de noix de muscade, les boîtes de thé et de café, le comptoir et les chaises, sous les yeux étonnés des anges et des saints.

On pouvait s'arrêter là. Mais le bonhomme n'avait absolument pas d'argent pour remettre son magasin en condition de marcher. C'est pour cela qu'on décida de l'aider «en nature». Maçons, menuisiers, plâtriers vinrent accomplir leur tâche, et comme sa femme n'avait pas le temps de faire de la cuisine, on les invita à déjeuner. Comme il ne cessait de remercier, on lui dit : «arrête, tu nous ennues avec toutes ces histoires, il faut faire vite et ne pas perdre son temps».

Et en effet, ce fut vite fait, car en une semaine le petit magasin était là, tout neuf.

Si on pense au réseau comme thérapie, on trouve bien des analogies avec les thérapies dont les sexologues se servent pour aider leurs patients à récupérer la conscience de leur corps. Dans les deux cas, il s'agit de retrouver une dimension perdue, mais qui était tout à fait naturelle, avant qu'une soi-disant civilisation la fasse disparaître de notre horizon.

Dans le cas du réseau, c'est la dimension du corps social et de ses possibilités, parfois inconnues.

On pourrait tranquillement affirmer qu'un réseau est thérapeutique tout

le réseau est pour sa partie quelque chose ; c'est à cause de cela qu'il prend une valeur par rapport au contexte dans lequel il trouve sa place.

Une valeur qui est à la fois thérapeutique et politique.

A ce point on peut conter l'histoire de Tamara.

Tamara a connu l'asile à dix-huit ans, en 1939 ; une crise à la suite d'un avortement. La date est assez indicative. Pour une fille qui a fauté, en déshonorant sa

famille, l'asile offre la protection de la folie. (Et n'oublions pas que, à cette période, l'avortement étant défendu par la loi, il lui offre aussi une protection contre la prison). Depuis ce premier internement, Tamara parcourt tout entier le long chemin vers sa destruction. La guerre contribue à rendre ses séjours à l'asile de plus en plus longs. Sa famille continue à la repousser, même quand elle a un enfant ; le mariage se conclut par une séparation, l'enfant sera adopté par un autre famille. Le service social a décidé qu'elle n'est pas en mesure de s'en occuper.

Jusqu'à ce moment elle n'est jamais parvenue à rester dans un poste de travail plus de quelques semaines. Mais en janvier 1978 on lui trouve quelque chose à faire, quelque chose de très simple, dans une petite manufacture qui monte des garnitures pour arbres de Noël ; Tamara est alourdie et enlaidie, pleine de haine et de rage contre tout et contre toute le monde. Les opérateurs psychiatriques qui la suivent cherchent un contact avec deux ouvrières qui travaillent avec Tamara, et qui font partie du «Conseil d'entreprise», deux jeunes femmes

La dimension du réseau se retrouve plus facilement là où il y a une minorité opprimée, là où il y a un danger commun,

simplement parce que c'est un réseau et, en tant que tel, il peut soutenir et contenir quelque chose.

Qui sait ? Des souvenirs, des idées, des objectifs de lutte, des douleurs, des choses à manger... des fantaisies. Il n'y a pas quelqu'un qui donne et quelqu'un qui doit remercier. Ce n'est pas la bienfaisance de l'Eglise (qui pourtant a été, au début de son histoire, un des réseaux les plus formidables), ou bien la pitié des riches pour devancer les requêtes des pauvres.

qui ont une claire connotation politique. Elles promettent que, cette fois, Tamara gardera son boulot.

On commence par expliquer aux autres copines la situation. Puis, jour après jour, on tâche de faire comprendre à Tamara que, en tant qu'ouvrière, elle n'est plus seule : on a en commun le travail et la lutte pour des conditions meilleures de vie. Le problème Tamara devient un défi. Il faut la garder. C'est pour cela qu'on va la chercher à la maison si elle ne vient pas, on s'assoit à côté d'elle à la can-

tine, on l'invite le dimanche, on va danser ensemble, on lui suggère comment se maquiller, on l'accompagne dans les magasins pour acheter un pull ou une robe. Et quand le patron veut la licencier, parce qu'elle est restée trop à la maison (elle a ses défaillances, de temps en temps) c'est le «consiglio di fabbrica» qui se charge d'elle, intéressant à son cas le syndicat de catégorie.

Elle est toujours là, après un an et demi. Bien sûr, on ne sait jamais si elle pourra «tenir» jusqu'à l'âge de la retraite ; bien sûr, elle n'est pas guérie : comment peut-on lui faire disparaître vingt années de sa vie ? Mais alors qu'avant elle traînait ses journées entre la maison de ses parents et l'asile, maintenant elle est économiquement indépendante. Elle n'est plus rentrée ni à l'asile, ni chez ses parents. Elle vit avec une amie, il y a même, paraît-il, quelqu'un qui s'intéresse à elle.

sont l'asile des riches.

La réponse du réseau face à la petite épicerie brûlée est, elle aussi, immédiate et spontanée : dans ce cas aussi c'est l'élément «quartier» qui joue le grand rôle.

L'accident imprévu active la créativité des gens. Qui pourrait mieux que des artisans trouver une solution pratique, artisanale, rapide ? L'épisode fait ressortir le sens de l'humour des florentins (l'église-magasin : «du moins ça sert à quelque chose !» plaisante-t-on), le goût du défi contre la mauvaise chance d'un copain qui travaille à vos côtés, l'espoir secret, qu'en cas de malheur il y aura de l'aide pour qui-conque en aurait besoin.

Dans le cas de Tamara, le réseau des ouvrières a été activé par les opérateurs : il n'y a pas eu de séance : l'information a suffi. On s'est limité à faire appel à la conscience politique des femmes qui travaillaient avec elle.

thérapie dans ce cas-là. Mais Marco est élève d'un conservatoire, et en Italie il n'y a pas de conservatoire privé.

L'histoire commence par un acte de violence. Pendant une leçon de violon, le professeur, qui n'est pas satisfait de la performance de Marco, insiste pour qu'il répète le morceau qu'il vient de jouer. Marco n'est pas d'accord, le professeur, irrité, lui fait remarquer qu'il n'a pas fait suffisamment, d'exercices. C'est alors que Marco casse son violon sur le devant de la fenêtre ouverte, le jette dans la rue et menace le professeur de le jeter en bas lui aussi. (Il faut dire que Marco, 18 ans, est un grand garçon de 1,80 m et que le professeur est un monsieur assez frêle, de 1,60 m. La chose est possible). Les autres élèves appellent au secours, le professeur sort complètement épuisé, Marco, furieux, le comble d'injures.

***Le réseau est pour ou contre quelqu'un
ou quelque chose. C'est à cause de cela
qu'il prend une valeur par rapport au contexte
dans lequel il trouve sa place.***

***Une valeur qui est à la fois thérapeutique
et politique***

Après ça, le réseau a marché tout seul et il marche toujours.

En revenant à l'anthropologie, il faut souligner qu'en Italie le mythe de la famille est au centre de l'univers éthico-religieux des classes moyennes, élevées dans la tradition catholique. Bien entendu, il s'agit du mythe et non pas de la famille en elle-même qui, en fait, très souvent n'existe pas dans la réalité des rapports : les parents s'ignorent entre eux, les enfants sont souvent les instruments du pouvoir de l'un ou de l'autre.

Mais, face aux «autres» la famille se referme dans sa respectabilité, qui ne doit pas être mise en question.

C'est pourquoi il est déjà difficile qu'une famille accepte une thérapie familiale, lui faire accepter une thérapie de réseau devient presque impossible, car cela comporte la nécessité de communiquer ses problèmes à la grande famille et aux voisins.

La thérapie de réseau qui a été proposée à la famille de Marco, par exemple, a été acceptée non seulement parce qu'elle représentait l'unique alternative à l'expulsion de Marco de son école, mais surtout parce qu'elle ne touchait ni aux voisins, ni à la grande famille. Malgré tout, nous sommes certains que, s'il y avait eu moyen de placer Marco dans une autre école, il n'y aurait pas eu de

Selon les règles établies par le Ministère de l'Education, il n'y a pas de problème : Marco devra tout simplement être «éloigné» de l'école, avec l'interdiction de fréquenter, au moins pour un an, toute école de la République.

Le directeur est en crise : d'un côté, le professeur parle de démissionner. Il s'est consacré à ce garçon avec beaucoup de patience, parce qu'il voyait qu'il aimait passionnément son instrument, mais, maintenant, il se sent refusé, franchement trahi. D'autre part, le directeur connaît depuis longtemps ce garçon silencieux, toujours accompagné par son père jusqu'au seuil du Conservatoire, qui s'obstine depuis des années sur son violon, sans trop de succès, mais avec une patience farouche. Sa mère est venue souvent se plaindre des copains qui se moquaient de Marco, qui en souffrait. Il n'a jamais fréquenté d'école publique jusqu'au Conservatoire.

C'est à cause de cela, qu'avant de prendre une décision, le directeur pense demander un conseil à la psychologue qui travaille dans le secteur. «Qui est intéressé au problème ?» demande-t-on.

«Moi», répond le directeur, «les professeurs qui suivent le garçon, les parents et, bien sûr, le garçon».

Toute thérapie plonge ses racines dans l'anthropologie, car aucun être humain ne peut se passer des modèles culturels qui sont autour de lui ; mais cela est particulièrement

vrai pour la thérapie de réseau, qui met en valeur des ressources trouvant leur moyen d'expression dans les canaux ordinaires de communication d'une certaine forme de culture.

Proposer, par exemple, en Italie la «retribalisation» de Ross Speck et Carolyn Attneave serait absolument impossible, même ridicule. De même façon, Mony Elkaïm recrée pour les immigrés marocains en Belgique l'atmosphère des souks de son pays, mais quand il s'agit de belges, utilise des instruments différents.

Nous avons expliqué la structure socio-économique du quartier de San Frediano, parce que l'histoire de Marisa aurait pu avoir des conséquences bien différentes si, au lieu de s'être passée dans un milieu populaire, politisé, elle avait eu lieu ailleurs. Dans ce cas, le réseau s'est activé spontanément, suivant la réaction populaire au massacre ; mais il faut ajouter aussi que la famille Marisa était connue de tout le monde et que la mort de son mari et de l'enfant était un deuil pour tout le quartier ; ce qui enlevait à la solidarité et à la compréhension des amis tout aspect de bienfaisance et gardait au malheur de Marisa toute sa dignité.

Dans un milieu socialement plus élevé, la tragédie aurait été cachée en famille et Marisa aurait traîné sa folie dans une de ces belles cliniques blanches entourées de jardins, qui

On propose une thérapie de réseau : plus précisément on propose une séance. On convoque tout le monde, on ajoute un représentant des élèves, un représentant du conseil des enseignants.

Voici le début de la séance :

Le directeur : Je vous ai convoqués, car avant de décider du sort de Marco, je voulais en parler avec tous ceux qui s'intéressent à lui. J'ai fait venir Madame (la thérapeute) parce qu'elle a souvent eu l'occasion de s'occuper de nos problèmes, en tant qu'opératrice du service de santé mentale.

La thérapeute : Je pense qu'on a tous un problème commun, celui de l'avenir de Marco ; mais jusqu'à présent, chacun de nous n'a vu que son côté du problème. Pour le résoudre, il faut que nous trouvions la solution ensemble. Alors, je vous demanderai d'exposer, chacun à votre tour, votre position par rapport aux événements qui se sont passés au Conservatoire. Et je donnerai l'exemple en commen-

problème à moi, vous dis-je. C'est mon fils qui n'est pas accepté.

Le père de M. : On n'a pas compris notre enfant. Il a fait ses excuses au directeur, au professeur, on lui a expliqué en famille que c'était mal ce qu'il avait fait. Il s'est repenti. N'est-ce pas, Marco ? (Marco baisse sa tête).

La thérapeute : Vous aussi n'avez pas de problème de votre côté, monsieur ? Je précise : des problèmes par rapport à ce qui est arrivé.

Le père de M. : Vous n'avez pas le droit de me demander mes problèmes personnels. C'est Marco qui va être chassé de l'école et c'est son problème qui m'angoisse.

C'est le tour de Marco. Son père, d'un geste de la main, semble l'exhorter à une confession publique. La thérapeute sent s'approcher un « mea-culpa » qui soulignera la faute de Marco. Avant qu'il ouvre la bouche, elle se penche vers lui, pose la main sur son genou.

La thérapeute : T'as bien souffert ce jour-là, n'est-ce pas, Marco ?

un problème de communication, Marco n'avait pas de haine envers toi, mais peut-être ne parvenait-il pas à atteindre le niveau que tu attendais de lui. En cassant le violon, il voulait se punir...

Le directeur : Cette hypothèse pourrait changer les choses...

Le représentant des élèves (à Marco) : Tu croyais que le professeur n'était plus ton ami ?

Marco : Oui.

La séance se poursuit par la redéfinition du problème. Marco est devenu furieux parce qu'il se sentait impuissant devant la tâche qui lui était proposée. Le professeur, à son tour, a craint d'avoir travaillé avec un ingrat paresseux.

Le réseau suggère qu'on trouve d'autres moyens de communication : chaque samedi, Marco écrira au professeur une lettre pour lui exposer les problèmes de la semaine. D'après le contenu de la lettre, le professeur lui consacra un peu de temps en plus pour ses exercices.

Le directeur accepte de vérifier l'hypothèse. Si l'accident est arrivé par faute de communication, une fois la communication rétablie, on peut espérer qu'il n'y en aura pas d'autres. Il n'y a pas eu d'autre séance. Le programme a été suivi ponctuellement.

En fait, l'année scolaire s'est terminée sans incidents. Marco a passé son examen final et il a été reçu.

Dans ce cas aussi, le réseau « artificiel » met en mouvement des relations interpersonnelles qui sont sclérosées dans une structure formelle, celle de l'école. L'ancien rapport maître-élève, qui a gardé ses implications émotionnelles au sein des règles de la discipline scolaire, retrouve son efficacité pédagogique. Les parents perdent leur rôle de gardiens-protecteurs et acceptent, bon gré mal gré, que Marco soit responsable de ses rapports, les copains lui offrent le soutien de sa génération, le professeur reçoit l'appui de la sienne;

Tout cela aurait pu arriver sans qu'aucun thérapeute eut besoin d'intervenir. Mais, en fait, sans l'intervention du thérapeute, Marco aurait été chassé de l'école. Le réseau a permis que le directeur ne soit pas seul dans sa décision, que les parents de Marco ne le culpabilisent trop, que le professeur ait la preuve que son travail n'était pas méconnu et Marco, enfin, garde la possibilité d'apprendre.

Cela nous fait réfléchir au fait que si on ne peut pas garder l'illusion d'un retour à un temps plus humain que l'actuel on peut garder du moins l'espoir de pouvoir, parfois, renouer des liens qu'on croyait perdus.

***Toute thérapie plonge ses racines
dans l'anthropologie, car aucun être humain
ne peut se passer des modèles culturels
qui sont autour de lui;
mais cela est particulièrement vrai
pour la thérapie de réseau, qui met en valeur
des ressources trouvant leur moyen d'expression
dans les canaux ordinaires de communication
d'une certaine forme de culture***

çant moi-même.

Pour moi; le problème Marco, c'est un problème de prévention. Je me demande quels risques il devra affronter, si on lui enlève son violon et son école.

Le directeur : Pour moi, c'est un problème de discipline à l'intérieur de l'école. Je ne peux pas supporter qu'un élève fasse des scènes pareilles. C'est un exemple très dangereux.

La mère de M. : Pour moi, le problème c'est qu'il soit accepté...

Mais pour vous-même, madame ?

La mère de M. : Qu'est-ce que ça veut dire ? Je suis sa mère.

Le père de M. : Nous sommes ses parents.

La mère de M. Les écoles d'aujourd'hui sont pleines de garçons méchants, on ne l'a jamais laissé tranquille.

La thérapeute : Mais votre problème à vous, madame ?

La mère de M. : Mais je n'ai pas de

Marco : Je ne parviens jamais..., c'est si difficile...

Le professeur : Mais pourtant tu savais que je t'avais aidé plus que les autres, tu savais que j'avais confiance en toi...

Marco (les larmes au yeux) : C'est pour cela, monsieur...

La thérapeute : Marco a démontré son courage en nous disant sa difficulté de se faire comprendre.

Le professeur : Evidemment, mon problème est le même.

Marco : c'est que... Je ne sais pas parler des choses...

Le représentant des élèves : Tu pourrais lui écrire des lettres...

La mère de M. : Mais j'avais dit, moi, dès les premiers jours d'école que Marco était timide, j'en avais parlé au directeur.

Le représentant des élèves : Pourquoi ne pourrais-tu pas écrire toi-même au professeur ?

Le représentant des professeurs (au collègue) : Il paraît, en effet, que c'est